

OBJETS INSCRITS DU CABINET DES MÉDAILLES.  
UN APERÇU À L'OCCASION DE LA PARUTION DU *CATALOGUE DES INSCRIPTIONS ÉTRUSQUES DE LA BNF*

Résumé : La récente parution du *Catalogue des inscriptions étrusques de la Bibliothèque nationale de France*, par Dominique Briquel, est l'occasion de rappeler le rôle joué par le département des Monnaies, médailles et antiques – l'ancien cabinet des Médailles – dans le déchiffrement d'écritures anciennes. Cette collection comporte en effet un nombre inhabituel d'objets inscrits, dont certains ont joué un rôle fondateur dans le déchiffrement d'écritures oubliées et l'épigraphie de certaines civilisations. L'étude de ces objets, aux formes et aux destinations variées, a accompagné le développement des disciplines qui s'y sont intéressées. Dans ce florilège, certains traits communs se dégagent, dessinant un aspect de l'identité du cabinet des Médailles.

1. Les inscriptions étrusques de la BnF

En 2016, j'avais pu faire à l'Académie l'hommage, présenté par Alain Pasquier que je remercie cette fois encore d'avoir introduit notre note d'information commune à Frédérique Duyrat et moi-même, du *Catalogue des inscriptions étrusques et italiennes du musée du Louvre*, dans lequel, pour la première fois, il était proposé une étude de l'ensemble du fonds épigraphique étrusque du Louvre, fonds qui, avec ses 110 inscriptions, est le plus important de notre pays. Je peux désormais faire de même avec le *Catalogue des inscriptions étrusques de la Bibliothèque nationale de France*, qui vient de paraître aux éditions de la BnF. Ce qui était traditionnellement appelé le cabinet des Médailles abrite une collection qui, si elle est numériquement inférieure à celle du Louvre – elle comporte 66 inscriptions, auxquelles il faut ajouter 27 légendes monétaires, ce qui fait un total de 93 documents<sup>1</sup> –, n'en comporte pas moins des pièces sans équivalent dans quelque autre musée que ce soit. Je citerai les deux dés en ivoire portant gravés sur leurs faces les noms de nombre de un à six, dont la série ne nous est connue que par ces documents<sup>2</sup>. J'évoquerai également un beau vase étrusque à figures rouges, le cratère dit d'Alceste avec départ de l'épouse d'Admète pour les Enfers, où la scène du mythe grec est accompagnée d'une inscription étrusque qui la commente, ce qui est un *unicum* dans notre documentation<sup>3</sup>. Mais ce qui caractérise peut-être le plus le fonds épigraphique étrusque de la BnF est un trait négatif : alors que l'énorme majorité des inscriptions étrusques qui nous sont parvenues est de nature funéraire (75% environ des quelques 14 000 que nous possédons), avec notamment les très nombreuses épitaphes portées sur des urnes cinéraires de terre cuite de Chiusi (cette cité étrusque nous a livré près de 3000 épitaphes), ce type d'objet y est inexistant ; le musée ne comporte qu'une seule de ces urnes, et celle-ci est anépigraphique<sup>4</sup>, alors que partout ailleurs elles constituent une forte proportion du fonds (le Louvre possède 35 de ces urnes de Chiusi).

En revanche, l'histoire du cabinet des Médailles, héritier du Cabinet du roi, explique que des catégories d'objets absentes du Louvre y sont représentées. C'est le cas d'objets

---

<sup>1</sup> Dans ces décomptes, il n'est pas tenu compte des inscriptions fausses (7 au Louvre, 9 à la BnF), ni, pour la BnF, des monnaies ne portant que des lettres isolées (42) ou des chiffres (42).

<sup>2</sup> Dominique BRIQUEL, *Catalogue des inscriptions étrusques de la Bibliothèque nationale de France*, Paris, 2023, n° 64-65, p. 313-329.

<sup>3</sup> *Catalogue*, n° 22, p. 125-134, avec inscription *Etruskische Texte (ET)*, Vc 7.38 = *Corpus Inscriptionum Etruscarum (CIE)* 11188 : *ecn : ersce : nac : aȳrum : flerθce* (sens selon G. Colonna, *Rivista d'Epigrafia Etrusca*, n° 92, *Studi Etruschi* 77, 2014, p. 364-365 : « elle le (= Charun) pria et se sacrifia à l'Achéron »).

<sup>4</sup> Urne avec motif du fratricide thébain, provenant de la collection d'Eugène Piot et acquise en 1848 (inv. 65.5234).

précieux, recherchés depuis toujours par les collectionneurs – au nombre desquels le roi : les monnaies bien sùr<sup>5</sup>, ou les intailles<sup>6</sup>, qui n'apparaissent pas dans le fonds du Louvre. On peut évoquer d'autres types d'objets. Ainsi, on trouve à la BnF des vases peints de fabrication étrusque à décor mythologique (rarissimes dans l'ensemble de notre corpus)<sup>7</sup> : outre le cratère d'Alceste que nous avons cité, il en existe deux autres, un cratère avec, sur une face, l'arrivée de Penthésilée aux Enfers et, sur l'autre, le sacrifice des prisonniers troyens et un stamnos dont les deux faces évoquent respectivement le suicide d'Ajax et la naissance d'Hélène<sup>8</sup>. Ou des statuettes en bronze portant une dédicace : le célèbre Apollon de Ferrare, avec sa longue inscription, objet sur lequel nous reviendrons, et une figurine d'athlète offerte au dieu du fleuve Clanis<sup>9</sup>. Ou encore un vase sous le pied duquel a été gravé un début d'alphabet, destiné à témoigner de la maîtrise de l'écriture par son propriétaire, selon une coutume bien attestée dans le monde étrusque<sup>10</sup>. Lorsqu'il s'agit de matériels également présents au Louvre, le musée de la BnF peut s'enorgueillir de pièces exceptionnelles : ainsi, parmi ses 14 miroirs<sup>11</sup>, la collection en compte un dont le grand spécialiste allemand E. Gerhard, initiateur de la série des *Etruskische Spiegel*, avait salué la découverte en 1834, en disant qu'il était « sans aucun doute le plus important monument mis au jour dans cette catégorie »<sup>12</sup>. De grande taille, il est orné sur son médaillon de deux scènes, disposées sur deux registres, celui du haut où figure *Herclé*, l'Héraclès étrusque, présentant un enfant ailé appelé *Epiur* – qui appartient vraisemblablement à la mythologie locale, mais dont nous ne savons rien – à *Tinia*, le Zeus étrusque, et celui du bas avec la réunion dans l'Au-delà d'Hélène-*Elinai* et son mari, Ménélas-*Menle*, en présence d'Agamemnon-*Aymemrun*, tandis qu'une Lase étrusque, appelée *Himrae*, ce qu'il faut à mon avis comprendre comme le rendement étrusque du grec Ὑμέναιος, célèbre les retrouvailles, après la guerre de Troie, des époux séparés<sup>13</sup>.

Un point qui distingue fondamentalement le fonds épigraphique étrusque du musée de la BnF de celui du Louvre est que celui-ci résulte encore aujourd'hui, pour environ trois quarts de ses pièces, de l'entrée en 1862 des pièces de la collection Campana acquises par la France de Napoléon III et arrivées dans notre pays en 1861<sup>14</sup>. Sur les 94 inscriptions étrusques de ce musée (en dehors des simples marques ou lettres isolées, et du dépôt, en 1960, de deux urnes inscrites du musée Guimet<sup>15</sup>), 70 ont cette provenance – 12 étant entrées auparavant et

<sup>5</sup> Le fonds comporte un total de 82 monnaies étrusques avec inscriptions, dont 4 en or, 45 en argent (*Catalogue*, n° 67-178, p. 331-390).

<sup>6</sup> Le fonds comporte 17 intailles inscrites (*Catalogue*, n° 37-53, p. 223-270).

<sup>7</sup> V. Jolivet et G. Van Heems ont présenté un nouvel exemplaire de cette catégorie de vases, rarissimes, lors de la séance de l'Académie du 1<sup>er</sup> mars 2024 : un stamnos étrusque à figures rouges, avec représentation de héros de la guerre de Troie, qu'ils ont découvert lors de la fouille d'une tombe de Norchia.

<sup>8</sup> *Catalogue*, n° 23, p. 135-146 (*ET*, Vc 7.36 = *CIE* 11003) et n° 24, p. 146-152 (*ET*, Vc 7.6 = *CIE* 11185).

<sup>9</sup> *Catalogue*, n° 1, p. 27-54 (*ET*, OB 3.2) et n° 2, p. 55-62 (*ET*, Ar 4.1).

<sup>10</sup> Il s'agit d'un guttus attique à figures rouges trouvé à Nola en Campanie ; voir *Catalogue*, n° 13, p. 93-93 (*CIE* 8738 = *ET*, Cm 2.86). Sur les abécédaires étrusques, synthèse de M. Pandolfini et A. L. Prodocimi, *Alfabetari e insegnamento, della scrittura in Etruria e nell'Italia antica* (Biblioteca di « Studi Etruschi », 20), Florence, 1990.

<sup>11</sup> *Catalogue*, n° 7, p. 72-73, n° 25-36, p. 153-223, n° 55, p. 279-286. Le Louvre possède 7 miroirs inscrits (*Catalogue du Louvre*, n° 102-108, p. 261-284).

<sup>12</sup> E. Gerhard, « Monumenti figurati », *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, 1834, p. 5-13, ici p. 9 : « è senza dubbio il più importante monumento fin qui uscito alla luce di questa categoria ». La publication des miroirs étrusques fut assurée par E. Gerhard dans les quatre premiers volumes des *Etruskische Spiegel* (Berlin, I, 1843, II, 1845, III, 1863, IV, 1867) ; le volume V, paru en 1897 après la mort de Gerhard en 1867, est dû à A. Klügmann et G. Körte.

<sup>13</sup> *Catalogue*, n° 25, p. 153-167.

<sup>14</sup> Sur Campana et sa collection, on pourra maintenant se reporter au catalogue de l'exposition *Un Rêve d'Italie. La collection du marquis Campana*, qui s'est tenue à Paris en 2018 sous la direction de F. Gaultier, L. Haumesser, A. Trofimova.

<sup>15</sup> Voir *Catalogue du Louvre*, n° 10 et 18, p. 43 et 54-55.

12 par la suite<sup>16</sup>. L'histoire de la formation du fonds de la BnF est beaucoup plus diversifiée que celle du fonds du Louvre et remonte beaucoup plus haut dans le temps<sup>17</sup>.

Du temps où le cabinet des Médailles était le Cabinet du roi, certaines pièces portant des inscriptions étrusques étaient déjà présentes<sup>18</sup>. Ainsi, le scarabée de cornaline portant l'image d'Héraclès-*Heracle* vainqueur de l'hydre de Lerne fut donné à Louis XV avant 1750 par le libraire et collectionneur Pierre-Jean Mariette, qui le décrit dans son *Traité des pierres gravées*. Et le miroir fragmentaire sur lequel on distingue Télèphe-*Telape* nourri par la biche entra dans la collection royale entre 1762 et 1765, à la suite d'un don ou d'un legs du comte de Caylus (décédé en 1765). Une période importante pour la formation de la collection fut celle de la Révolution, où les « saisies révolutionnaires » aboutirent à l'entrée de plusieurs objets inscrits, parfois de grande valeur. Ce fut le cas de l'Apollon de Ferrare. Il ne fut pas, comme on l'a longtemps cru, acheté vers 1750 par le garde du Cabinet du roi Claude Gros de Boze à la veuve du comte de Thoms, de Leyde, qui l'avait acquis en 1739, mais saisi à La Haye par les troupes de Pichegru lorsqu'elles envahirent les Pays-Bas et mirent la main sur les collections du stathouder de Hollande Guillaume V. Une annotation manuscrite en néerlandais, portée sur un recueil de dessins des pièces de la collection Thoms, rapporté en France en même temps que la statuette, montre qu'il était entré en possession du stathouder après le décès du comte, survenu en 1746<sup>19</sup>. Une autre pièce de grand intérêt, un miroir étrusque avec représentation du cheval Pégase, qui était issu au départ de la collection de Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, fit également partie de ces saisies révolutionnaires : il se trouvait avant la Révolution dans le Cabinet de curiosités de l'abbaye Sainte-Geneviève à Paris, où le père Claude du Molinet l'avait décrit dans le catalogue qui en parut en 1692<sup>20</sup>. Par la suite, l'accroissement de la collection d'inscriptions étrusques se fit régulièrement, deux grandes étapes ayant été le don de sa collection par le duc de Luynes en 1862 et le legs Froehner en 1925. L'entrée de la collection du duc se traduisit par l'arrivée de 14 objets<sup>21</sup>,

---

<sup>16</sup> Sur les acquisitions de pièces avec inscriptions étrusques par le Louvre, voir *Catalogue du Louvre*, p. 11-12. Sont entrées avant 1862 12 pièces, issues de la vente de la première collection Durand en 1825 (4 objets, *Catalogue du Louvre*, n° 15, 16, 19, 109), d'un achat auprès de G. Micali en 1827 (4 objets, n° 32-35), de la vente de la collection Beugnot en 1840 (1 objet, n° 104), d'achats auprès du général Vaillant en 1851 (1 objet, n° 1), de Pietro Rusca (1 objet, n° 106) et de la vente de la collection Marguier en 1858 (1 objet, n° 105). Les provenances des 14 pièces entrées par la suite furent consécutives à des achats : achats auprès d'Alessandro Castellani en 1864 et 1866 (3 objets, n° 61, 82, 107), lors de la vente des collection Eugène Piot en 1876 (1 objet, n° 80), Bammerville en 1881 (1 objet, n° 75), Gréau en 1885 (1 objet, n° 46), Bizemont-de Witte en 1894 (3 objets, n° 66-68), achat auprès de Gustave Paille en 1903 (1 objet, n° 74), achats sur le marché antique parisien en 2003 (1 objet, n° 108), lors de la vente Pierre Bergé en 2018 (1 objet ; voir D. Briquel, « Réapparition de deux vases provenant des fouilles de Lucien Bonaparte à Vulci », *Comptes Rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2007, p. 1415-1433). Aux pièces achetées s'ajoutent deux urnes mises en dépôt par le musée Guimet en 1960 (n° 10 et 18).

<sup>17</sup> Voir *Catalogue*, p. 11-15.

<sup>18</sup> La date d'acquisition d'une grande partie des monnaies étrusques étant inconnue, il n'y a rien d'impossible à ce que certaines d'entre elles aient déjà fait partie de la collection royale.

<sup>19</sup> Voir *Catalogue*, n° 1, p. 33-37.

<sup>20</sup> *Catalogue*, n° 34, p. 198-216. L'objet était décrit dans C. du Molinet, *Le Cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, divisé en deux parties contenant les Antiquitez de la religion des Chrétiens, des Égyptiens, et des Romains ; des Tombeaux, des Poids et des Médailles ; des Monnoyes, des Pierres antiques gravées, et des Minéraux ; des Talismans, des Lampes antiques, des Animaux les plus rares et les plus singuliers, des Coquilles les plus considérables, des Fruits étrangers, et quelques Plantes exquisés*, Paris, 1692, n° 4, p. 20-21. Sur l'histoire de l'objet, qui avait fait partie de la collection de l'érudit aixois Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, voir plus loin. Une autre pièce du cabinet de curiosités de l'abbaye se trouve aujourd'hui à la BnF : la monnaie de Volterra n° 84 (*Catalogue*, p. 347), qui était décrite p. 45-46 dans le catalogue de 1692 et y figure à la planche 14, 1-2.

<sup>21</sup> *Catalogue*, n° 19, 22, 26, 27, 30, 37-39, 43, 49, 52, 55, 64-65.

souvent de très grande valeur comme les dés de Vulci ou le cratère d'Alceste<sup>22</sup>. Celle de la collection Froehner se traduisit par celle de 20 objets portant des inscriptions étrusques<sup>23</sup> (auxquels s'ajoutaient 10 portant des inscriptions italiques – ombrienne, osques, falisques – qui seront étudiées dans un catalogue ultérieur), dont il est remarquable que leurs supports n'étaient plus – cas relativement exceptionnel pour le musée – de beaux objets, acquis par leurs riches propriétaires pour leur valeur esthétique ou marchande (mais que l'ancien conservateur du Louvre, à qui ses origines allemandes avaient interdit d'occuper un poste public après la guerre de 1870-1871, aurait sans doute été incapable de se procurer) ; il s'agissait souvent des fragments de vases, céramiques de facture banale, une série de plombs grossiers, un miroir brisé, dont le seul fait qu'ils étaient inscrits avait suscité l'intérêt de Froehner<sup>24</sup>.

Mais si ces deux donations furent de loin les plus importantes, elles ne furent pas les seules dont le cabinet des Médailles bénéficia. Un trait remarquable de son fonds (qui le distingue là encore de ce qu'on peut dire de celui du Louvre) est que les pièces y entrèrent beaucoup plus souvent à la suite de dons ou de legs que par des achats. Les dons et legs portèrent en effet sur 44 pièces, et les achats seulement sur 18<sup>25</sup>. Les objets donnés au musée étaient généralement des pièces ayant une valeur marchande non négligeable, comme la statuette de bronze léguée par le vicomte de Janzé en 1865, le guttus attique avec début d'abécédaire qui avait appartenu au commandant Oppermann en 1874, les trois intailles données par Oscar Pauvert de la Chapelle en 1899 et celle léguée par François Chandon de Briailles en 1953<sup>26</sup>. Le fonds de l'ancien Cabinet du roi a toujours conservé un côté aristocratique, qui lui confère une couleur bien différente de celle d'une collection comme celle du Louvre.

Cette longue histoire du musée de la BnF a pour conséquence que certaines des pièces qu'il abrite sont connues depuis très longtemps. L'Apollon de Ferrare doit son nom au fait qu'il avait fait partie de la collection réunie dans cette ville par le duc Alphonse II d'Este, qui vécut de 1533 à 1597 – avant de connaître un parcours compliqué, qui le fit passer en Hollande puis en France<sup>27</sup>. Il fut examiné vers 1574 par l'érudit néerlandais Étienne Vinand, ou Stephanus Weinandus Pighius (1520-1604), qui en laissa une description dans son ouvrage *Hercules Prodicus* paru en 1587<sup>28</sup>. Une autre pièce dont l'histoire nous ramène plusieurs siècles en arrière est le miroir avec représentation du cheval Pégase qui avait appartenu à Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637) ; celui-ci l'avait acquis par l'entremise de son

---

<sup>22</sup> Sur le duc et sa collection, voir C. Colonna, *De Rouge et de Noir. Les vases grecs de la collection de Luynes*, Paris, 2013.

<sup>23</sup> *Catalogue*, n° 3-9, 12, 15, 20, 21, 54, 56, 57, 59-63, 66.

<sup>24</sup> Voir respectivement *Catalogue*, n° 7, p. 72-73, n° 8, p. 74-77, n° 12, p. 89-93, n° 59-63, p. 303-312.

<sup>25</sup> Les entrées par don ou legs furent le fait de P.-J. Mariette avant 1750 (1 objet, n° 40), du comte de Caylus en 1762/1765 (1 objet, n° 36), du duc de Luynes en 1862 (14 objets, n° 19, 22, 26, 27, 30, 37-39, 43, 49, 52, 55, 64-65), du vicomte de Janzé en 1874 (1 objet, n° 2), du commandant Oppermann en 1874 (2 objets, n° 13, 32), de Pauvert de la Chapelle en 1899 (3 objets, n° 41, 46, 47), de W. Froehner en 1925 (20 objets, n° 3-9, 12, 15, 20, 21, 54, 56, 57, 59-63, 66), de Chandon de Briailles en 1953 (2 objets, n° 48, 53) ; celles par achats se firent lors des ventes Daugny en 1798 (2 objets, n° 45, 51), la seconde vente Durand en 1836 (9 objets, n° 10, 16, 24, 25, 28, 29, 31, 33, 35), une des ventes de Louis Bonaparte en 1843 (2 objets, n° 17, 58), les ventes Beugnot en 1840 (1 objet, n° 23), Raoul-Rochette en 1855 (1 objet, n° 18), par des achats à la famille Campanari en 1855 (1 objet, n° 50), F. Feuardent en 1893 (1 objet, n° 44), C. Kwiatowski en 1899 (1 objet, n° 42).

<sup>26</sup> Voir *Catalogue*, n° 2, p. 55-62 (Janzé), n° 13, p. 93-99 (Oppermann), n° 41, p. 235-238, n° 46, p. 247-248, n° 47, p. 249-250 (Pauvert de la Chapelle), n° 53, p. 268-270.

<sup>27</sup> *Catalogue*, n° 1, p. 29-31.

<sup>28</sup> Pighius, *Hercules Prodicus seu Principis iuventutis vita et peregrinatio. Historia Principis adolescentis institutrix e antiquitatum, rerumque scitu dignarum varietate non minus utilis quam iucunda*, Anvers, 1587, p. 353.

agent à Rome, Claude Menestrier, lequel le lui remit en 1633<sup>29</sup>. Nous en possédons deux dessins remontant à l'époque où il se trouvait dans sa collection à Aix-en-Provence. Le premier figure dans le « Cabinet de Peiresc », recueil de dessins réalisé sur commande de l'érudit lui-même, qui, après avoir été divisé en deux parties qui connurent des destins séparés puis furent rassemblées en 1797, fait aujourd'hui partie du fonds de la Bibliothèque nationale de France<sup>30</sup>. L'autre se trouve à Windsor, dans la Royal Collection : il avait été effectué dans le cadre de la vaste entreprise lancée en 1820 par l'érudit italien Cassiano dal Pozzo (1588-1657), le *Museum chartaceum*, qui se proposait de rassembler les dessins de tous les documents conservés de l'Antiquité. Une grande partie des vingt-trois volumes de ce musée de papier fut acquise par le roi d'Angleterre George III (monté sur le trône en 1761 et mort en 1820), qui la déposa au château de Windsor<sup>31</sup>.

L'étendue de l'arc chronologique auxquels renvoient les objets étrusques inscrits du musée de la BnF permet de les inscrire dans l'histoire de l'étruscologie elle-même. De ce fait, ils jettent parfois une lumière précieuse sur le lent progrès de la discipline. Un cas emblématique est justement celui du miroir avec figuration de Pégase. Lorsque le père du Molinet le décrivit en 1692, il n'était pas capable de lire les inscriptions qu'il portait, ni même d'y reconnaître une œuvre étrusque. L'attribuant à la période du Bas-Empire à cause de son style qu'il jugeait décadent, il s'était imaginé que c'était une patère sacrificielle, sur laquelle était gravé non un cheval mais un taureau, que ce taureau allait être offert aux dieux et que cette prétendue patère aurait été une relique précieusement conservée, en souvenir d'un martyr à qui on avait enjoint de sacrifier par son moyen et qui aurait préféré mourir plutôt que renier sa foi<sup>32</sup>. L'interprétation avancée quelque temps après par B. de Montfaucon était moins délirante, mais tout aussi inexacte. L'auteur de *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, qui avait reconnu que les inscriptions étaient en étrusque, mais s'avouait dans l'impossibilité de les lire, avait vu dans la représentation une banale scène de la vie quotidienne, le domptage d'un cheval<sup>33</sup>. Ce ne fut pas avant L. Lanzi, en 1789, qu'on se risqua à lire les didascalies : l'auteur du *Saggio di lingua etrusca*, où il fut premier à donner une lecture correcte de l'étrusque<sup>34</sup>, se méprit cependant sur les inscriptions, pour lesquelles il se fondait malheureusement sur un dessin médiocre qu'il avait trouvé dans les papiers laissés par le Florentin Anton Francesco Gori (1691-1757)<sup>35</sup>. Il ne put donc pas lire le nom étrusque de

---

<sup>29</sup> *Catalogue*, n° 34, p. 199-201.

<sup>30</sup> Sur l'histoire compliquée du recueil, voir J. Guibert, *Les dessins du cabinet Peiresc au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1910.

<sup>31</sup> Sur Cassiano dal Pozzo, I. Herklotz, *Cassiano dal Pozzo und die Archäologie des 17. Jahrhunderts*, Munich, 1999. Sur l'arrivée des volumes du *Museum chartaceum* à Windsor, J. Fleming, « Cardinal Albani's drawings at Windsor : their purchase by James Adams for George III », *The Connoisseur* 142, 1958, p. 164-169. On doit la redécouverte de ce document à R. Chellini, « Eolo, non Etolo : il mito di Pegaso alla fonte su uno specchio del Cabinet des Médailles », *Studi Etruschi* 75, 2009, p. 51-55.

<sup>32</sup> C. de Molinet, *Le cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève*, n° 4, p. 20-21. Voir *Catalogue*, n° 34, p. 201-202.

<sup>33</sup> B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, 2, 1, *Le culte des Grecs et des autres nations*, Paris, 1722, p. 144. Étrangement, le miroir figure deux fois dans le recueil, pl. 60, 3 et 61, 1, à partir du dessin qu'il avait trouvé dans le recueil Peiresc et de celui du catalogue du P. du Molinet. Voir *Catalogue*, n° 34, p. 202-205.

<sup>34</sup> Lanzi (né à Treia en 1732 et mort à Florence en 1810) eut en particulier le mérite de reconnaître dans la lettre de forme M, qu'on avait jusque-là considérée comme un *m*, un signe de sifflante, au même titre que le S. Sur l'histoire du déchiffrement de l'étrusque, commode présentation de L. Agostiniani dans le catalogue de l'exposition qui se tint au musée de Lattes en 2015, *Les Étrusques en toutes lettres. Écriture et société dans l'Italie antique*, Milan, 2015, p. 162-167 (« Histoire du déchiffrement »).

<sup>35</sup> L. Lanzi, *Saggio di lingua etrusca e di altre antiche d'Italia per servire alla Storia de'popoli, delle lingue et delle belle arti, contiene i Preliminari e il Trattamento degl'Alfabeti e lingue degl'Itali antichi*, Rome, 1789, p. 177-178, pl. 12, 3. Voir *Catalogue*, n° 34, p. 205-206.

Pégase, *Pecse*, qui pour lui était *aecse*, mot qu'il interprétait comme apparenté au latin *equus* et donc comme étant le nom étrusque du cheval. Qu'il s'agisse en réalité de Pégase fut reconnu seulement en 1863 par E. Gerhard, dans le volume III de ses *Etruskische Spiegel*<sup>36</sup>. Néanmoins le savant allemand ne sut pas se dégager de l'interprétation de la scène avancée par Lanzi, qui y voyait la fabrication du cheval de Troie – alors que Pégase n'a rien à voir avec la guerre de Troie. L'identification de l'animal au cheval qui avait permis aux Grecs de faire tomber Ilion après dix ans de siège, proposée par Lanzi en 1789, devait cependant se prolonger presque jusqu'à nos jours, puisque ce n'est qu'en 2009 que R. Chellini avança celle qui paraît devoir s'imposer : la scène serait celle de la capture de Pégase près de la source Priène à Corinthe<sup>37</sup>.

L'intérêt du fonds épigraphique du musée de la BnF pour l'histoire de l'étruscologie ne se limite cependant pas à ce qu'il nous révèle pour le progrès de l'interprétation de tel objet en particulier. Le fait que certaines pièces aient été connues et étudiées très tôt permet de suivre l'évolution de l'étruscologie en général et la perception de la langue étrusque qu'on eut aux différentes époques. Je prendrai comme exemple un type de matériel représenté par douze exemplaires dans la collection, les monnaies à légende *Velaθri*, ce qui est le nom étrusque de la ville de Volterra<sup>38</sup>. Les monnaies de ce type sont connues depuis le tout début de l'intérêt pour les Étrusques et Pier Francesco Giambullari (1495-1555), bibliothécaire de la Laurentiana, les étudia dans son traité sur la langue toscane, *L'origine della lingua fiorentina, atrimeni il Gello*, qu'il publia à Florence en 1546<sup>39</sup>. Elles figuraient depuis longtemps dans les collections de ce qui est aujourd'hui le musée de la BnF ; certaines ont des chances d'avoir appartenu au Cabinet du roi<sup>40</sup> et une, qui était signalée dans le catalogue de 1692 de la collection de l'abbaye Sainte-Geneviève, où le P. du Molinet lui consacra une notice, provient d'une saisie révolutionnaire<sup>41</sup>.

Le sens de la légende *velaθri* fut reconnu en 1758 par le Volterrann Giuseppe Maria Riccobaldi del Bava, qui avait relevé que ces monnaies étaient fréquentes dans le mobilier funéraire des tombes de sa région<sup>42</sup>. Mais auparavant, on en avait donné une tout autre interprétation, à la suite de l'étude de P. F. Giambullari : il aurait fallu y lire un mot hébreu, et le sens aurait été soit « liberté » soit « monnaie de notre père ». L'érudit florentin justifiait ainsi cette interprétation :

*E che in alcune medaglie di quelle antichiss(ime) Etrusche, non battute, ma gittate, dove da una banda si vede la testa di Iano co le due facce, & d'altra un Delfino Goffo & mal fatto a Galla in su l'acqua, manifestamente appariscono lettere Etrusche nel su d'intorno che dicono ORISELA, cioè libertà, secondo alcuni, che le interpretano dalla voce Ebreja HHOR, che significa libero. Avvegna chè, io, seguitando come assai più antica la lingua Caldea, intenda piuttosto Moneta di mio padre, da HOR che in quel idioma dice Padre, & SELA,*

<sup>36</sup> E. Gerhard, *ES*, III, p. 220.

<sup>37</sup> Voir R. Chellini, art. cité (n. 31). L'idée avait déjà été avancée par W. Deecke, dans K. O. Müller et W. Deecke, *Die Etrusker*, Stuttgart, 1877, p. 56, n. 61, et dans W. H. Roscher dir., *Ausführliches Lexicon des griechischen und römischen Mythologie*, s.v. « Etule », Leipzig, I, 1884-1890, c. 1391. Mais elle n'eut alors aucun succès. L'interprétation par le cheval de Troie a encore été reprise dans *Homère*, catalogue de l'exposition, Musée du Louvre-Lens (27 mars-29 juillet 2019), A. Farnoux éd., Paris, 2019, n° 165, p. 292.

<sup>38</sup> *Catalogue*, n° 80-91, p. 341-350.

<sup>39</sup> P. F. Giambullari, *Il Gello*, Florence, 1546, p. 94-95.

<sup>40</sup> Cinq d'entre elles, qui figurent au catalogue général et pour lesquelles aucune date d'acquisition n'est signalée, ont des chances d'appartenir au fonds ancien de la collection, antérieur à la Révolution.

<sup>41</sup> *Catalogue*, n° 84, p. 347 ; voir catalogue de la bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris, 1692, p. 45-46 et planche 14, 1-2.

<sup>42</sup> G. M. Riccobaldi del Bava, *Dissertazione storico-etrusca sopra l'origine, antico stato, lingua e caratteri della etrusca nazione e sopra l'origine, e primo e posteriore stato della città di Volterra, col rapporto a' suoi monumenti, ed ipogei*, Florence, 1758.

*moneta di quattro denari, Come nel dizionario Caldeo del Munstero agevolmente si può vedere. Allora, disse M. Curzio, E chi pensate voi che facesse cotesta Moneta ? Ed io, La Toscana tutta, laquale originata come é detto da Iano, giustamente lo chiama Padre o Genitor suo.*

Il faut déjà relever que la lecture de la légende était inexacte : ce qui est VELIΘRA était lu ORISELA. Autrement dit, la valeur du *digamma* était méconnue et on y avait vu un S ; était également ignorée celle du signe O, qui est un *théta* en étrusque, cette langue ne connaissant pas la voyelle [o] et donnant donc à cette lettre la valeur d'un [th] ; en outre, on avait cru que le mot devait commencer avec ce O et non le F qui se trouve au sommet. Quant au sens de ce prétendu mot *orisela*, Giambullari l'avait trouvé dans le *Dictionarium Chalcidicum* de l'humaniste Sebastian Münster (1488-1552), publié à Bâle en 1527<sup>43</sup>. Pour lui ce mot soit était issu de l'hébreu HHOR et aurait signifié « liberté », soit aurait été un composé de HOR, au sens de « père » et SELA, « monnaie », d'où le sens de « monnaie de notre père ».

L'étrange interprétation « monnaie de notre père », et plus généralement le recours, absurde à nos yeux, à l'hébreu (ou à l'araméen) s'expliquent dans le contexte de l'époque et la représentation qu'on se faisait alors de la langue étrusque. On était alors dans l'héritage des idées pour nous farfelues qu'avait imposées Anniius de Viterbe dans les 17 volumes de ses *Antiquités*<sup>44</sup>, qu'il avait publiés à Rome en 1498 – héritage qui devait perdurer jusqu'en plein XVIII<sup>e</sup> siècle. On sait que le religieux dominicain avait propagé, à l'aide de citations imaginaires d'auteurs tels que Bérose le Chaldéen, Myrsile de Lesbos, Manéthon l'Égyptien, la thèse selon laquelle les Étrusques auraient été les descendants de Noé, qui, fuyant devant le Déluge, étaient arrivés en Toscane. En conséquence de quoi l'étrusque aurait été une langue « aramäische », apparentée à l'hébreu et c'est à partir des langues sémitiques qu'il convenait d'interpréter ce qui se lisait sur les monuments étrusques. Il n'y a pas lieu de nous attarder ici sur cette thèse pour nous aberrante – mais qui pouvait sembler moins choquante en un temps où l'hébreu était considéré comme la langue primitive de l'humanité – ni sur sa longue postérité<sup>45</sup>. Les monnaies de Volterra paraissaient apporter une confirmation à cette thèse. Elles portaient au droit une double tête qui était celle du dieu étrusque de la porte, Culsans, mais dans lequel il était tentant de reconnaître le Janus latin, et leur revers offrait souvent l'image d'un dauphin, qui pouvait être mis en relation avec l'idée d'un voyage maritime<sup>46</sup>. Il n'en fallait pas plus pour qu'on y reconnût une illustration de la légende selon laquelle Janus aurait été le premier roi du Latium et y aurait accueilli Saturne, identifié au grec Cronos, lorsqu'il fut chassé de l'Olympe par son fils Zeus ; l'ancien souverain des dieux aurait trouvé refuge en Italie, inaugurant la période heureuse des *aurea saecula Saturni*, chantés par Virgile

<sup>43</sup> S. Münster, *Dictionarium Chaldaicum, non tam ad Chaldaicos interpretes quam Rabbiorum intelligenda commentaria necessarium per Sebastianum Munsterum*, Bâle, 1527.

<sup>44</sup> Le titre complet est *Antiquitatum variarum volumina XVII a venerando et sacrae theologiae et praedicatorii ordinis professore Ioanni Annio*.

<sup>45</sup> Voir *Catalogue*, p. 341-344. Dans l'abondante bibliographie sur Anniius de Viterbe, nous pouvons citer G. Baffioni et P. Mattiangeli, *Annio da Viterbo. Documenti e ricerche*, Rome, 1981, C. Ligota, « Anniius of Viterbo and historical method », *Journal of the Wartburg and Courtauld Institutes* 50, 1987, p. 44-56, R. Furbini, « L'ebraismo nei riflessi della cultura umanistica », Leonardo Bruni, Giannozzo Manetti, Annio da Viterbo », *Medievo e Rinascimento* 2, 1988, p. 283-324, A. Grafton, « Invention of traditions and tradition of inventions in Renaissance Europe. The strange case of Anniius of Viterbo », in *The Transmission of Culture in Early Renaissance Europe*, A. Grafton et A. Blair éd., Philadelphie, 1990, p. 8-38, C. Dumas-Reungoat, « Bérose, de l'emprunt au faux », *Kentron* 28, 2012, p. 159-186, W. Stephens, « From Berossos to Berosus Chaldaeus. The forgeries of Anniius of Viterbo and their fortune », in *The World of Berossos, Proceedings of the 4<sup>th</sup> International Colloquium on the Ancient Near East between Classical and Oriental Tradition*, Hatfield College, Durham (7-9 juillet 2010), J. Haubold, G. B. Lanfranchi, R. Rollinger, J. Steele éd., Wiesbaden, 2013, p. 277-289.

<sup>46</sup> Monnaie de ce modèle dans *Catalogue*, n° 91, p. 350.

(*Énéide*, VII, 319-325)<sup>47</sup>. Le Saturne de la tradition latine était identifié avec le Noé de la tradition biblique : la divinité locale, assimilée au dieu romain et par-là au Noé de la Genèse, qu'on voyait sur ces pièces volterrannes, était donc la preuve de ce que les anciens Toscans étaient bien issus des survivants du Déluge, arrivés dans leur pays avec Noé. Le patriarche du livre de la Genèse pouvait dès lors être désigné, selon une des interprétations de la légende *Orisela* que Giambullari estimait pouvoir lire sur ces monnaies, comme le père de la nation étrusque.

Ces élucubrations furent balayées dès qu'on fut en mesure de vraiment lire les textes étrusques et qu'on fut forcé de reconnaître que la langue n'avait rien à voir avec l'hébreu ou une quelconque langue sémitique. Un auteur en particulier joua un grand rôle dans la nouvelle vision de la langue qui prévalut, dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur la thèse issue d'Annius, encore présente, sous une forme renouvelée, dans l'interprétation de ces mêmes monnaies qui figurait au début du siècle dans l'ouvrage de Giusto Fontanini (qui vécut entre 1666 et 1730) sur les antiquités d'Orte<sup>48</sup> : ce fut l'ecclésiastique florentin Luigi Lanzi, qui, nous l'avons rappelé, fut le premier à parvenir à une lecture totalement satisfaisante des inscriptions étrusques. Des interprétations de la légende des monnaies de Volterra comme celles qu'avaient avancées Giambullari ou Fontanini n'étaient plus de mise et on n'alla plus chercher l'hébreu pour tenter de comprendre les documents que nous avaient laissés les anciens Toscans.

L'idée qui dès lors prévalut ne fut cependant pas plus admissible : elle consistait à rapprocher l'étrusque des parlers de ses voisins, et donc du latin, ou aussi du grec. Certains des objets du musée de la BnF furent utilisés à l'appui de la nouvelle doctrine. Ce fut le cas en particulier des dés de Vulci<sup>49</sup>, avec l'indication des noms de nombre étrusques de un à un six, dont la découverte, en 1847, par la veuve de Lucien Bonaparte, Alexandrine de Bleschamps<sup>50</sup>, rapidement suivie par leur passage entre les mains des Campanari, qui occupaient alors une place centrale dans le commerce des antiquités, puis leur achat par le duc de Luynes, suscita un énorme intérêt dans la communauté scientifique. L'Institut de correspondance archéologique, sur le rôle duquel nous allons revenir, en débattit dans pas moins de trois séances de l'année 1848 le 25 février, avec lecture d'une lettre de Secundiano Campanari annonçant la découverte, le 7 avril, avec lecture d'une lettre de son frère Domenico, 9 septembre, avec lecture d'une lettre de F. Orioli<sup>51</sup> ; la même année 1848, R. Lepsius les présenta dans l'*Archäologische Zeitung*<sup>52</sup>. Le duc de Luynes, qui venait d'acquérir les dés, intervint d'ailleurs personnellement dans la discussion lors de la séance du 25 février, pour

<sup>47</sup> En dehors de Virgile, la légende était rapportée dans Ovide, *Fastes*, 1, 231-240, qui la mettait expressément en relation avec les anciens as romains portant au droit la double tête de Janus et au revers une proue de navire.

<sup>48</sup> G. Fontanini, *De antiquitatibus Hortae coloniae Etruscorum libri tres ubi praeter historiam Hortanam alia non pauca res Romanas, Italicasque illustrantia proferuntur, cum figuris aeri incis et gemina appendice monumentorum ex codicibus potissimum Vaticanis*, Rome, 1708 (avec réédition en 1723), p. 122. Se fondant sur d'autres modèles de monnaies de Volterra, dont le revers portait l'image d'une massue (exemples dans *Catalogue*, n° 84-90, p. 346-349), il mettait ces émissions en rapport avec la légende d'Hercule et du passage du héros en Italie. Il persistait cependant à vouloir rendre compte de la langue par l'hébreu et comprenait la légende (qu'il lisait PHELIAPHDII) comme formée d'un premier mot PELE, qui pour lui aurait signifié « admirable », et d'un second, PHDII, qui aurait eu le sens de « libérateur ». Cela aurait été une désignation de la massue du héros en tant que *admirabilis liberatrix*, puisqu'il s'en était servi pour libérer la terre des monstres qui la peuplaient. Voir *Catalogue*, p. 342.

<sup>49</sup> *Catalogue*, n° 64-65, p. 313-329. Sur la découverte de ces documents et les réactions qu'elle suscita, *id.*, p. 322-326.

<sup>50</sup> Sur le fait que ces dés furent trouvés à Vulci et non à Tuscania et par Joséphine Bonaparte et non par les Campanari, comme on l'a cru pendant longtemps, voir G. Colonna, « I Campanari di Toscanella e la tomba dei Vipinana », *Studi Etruschi* 46, 1978, p. 80-117 (= *Italia ante Romanum Imperium. Scritti di antichità etrusche, italiche e romane (1958-1998)*, Pise-Rome, 2005, p. 2397-2424).

<sup>51</sup> Voir *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza archeologica*, 1848, p. 59-60, 73-74, 141-143.

proposer une explication de *zal*, mot pour lequel S. Campanari n'en avait pas avancé<sup>53</sup>. On crut voir dans ces documents une parfaite confirmation de l'apparentement de l'étrusque avec le latin et le grec, puisque c'est en faisant appel à ces langues qu'on attribua une valeur aux chiffres qui se lisaient sur les dés. En gros, on peut considérer que l'interprétation qui s'imposa (et que nous mettons en regard avec la valeur aujourd'hui attribuée à ces chiffres) fut la suivante :

- *maχ* = grec μία > valeur « un » (en réalité « cinq »)
- *θu* = δύο/*duo* > valeur « deux » (en réalité « un »)
- *zal* = latin *ter* > valeur « trois » (en réalité « deux »)
- *huθ* = latin *quattuor* > valeur « quatre » (en réalité « six »)
- *ci* = latin *quinque* > valeur « cinq » (en réalité « trois »)
- *śa* = ἕξ/*sex* > valeur « six » (en réalité « quatre »)

On voit en quoi consistait la méthode : elle consistait à rapprocher les mots étrusques, comme ces noms de nombres, de formes grecques ou latines avec lesquelles ils présentaient une certaine ressemblance phonétique – sans que celle-ci se fondât sur autre chose que de vagues affinités formelles et sans que ces mises en parallèle fussent justifiées par l'application de règles phonétiques rigoureuses. On comprend qu'une telle manière de procéder ne pouvait pas aboutir à des résultats solides. Elle était typique de la méthode dite étymologique, fondée sur l'hypothèse d'une langue-sœur dont on puisse rapprocher l'étrusque : il suffit de rappeler le jugement sans appel que Massimo Pallottino formulait en 1978, dans un petit livre dont la traduction française avait été assurée par Jacques Heurgon, sur la « stérilité du procédé », que prouve l'échec des innombrables tentatives qui ont été faites en ce sens, en faisant appel aux langues les plus diverses<sup>54</sup>. En l'occurrence, l'étrusque était rapproché du latin et du grec, et classé parmi les langues indo-européennes d'Italie. L'idée fut à la base de l'ouvrage de W. Corsen, *Über die Sprache der Etrusker*, dont les deux volumes parurent à Leipzig en 1874 et 1875 : la tentative d'explication par les langues indo-européennes, et en premier lieu le latin et le grec, y était systématiquement mise en œuvre. La critique radicale à laquelle Wilhelm Deecke s'en livra dans les 48 pages de son petit livre *Corssen und die Sprache der Etrusker. Eine Kritik*, qui parut à Stuttgart en 1875, sonna le glas de ce type d'approche de la langue<sup>55</sup> – et, de nos jours, elle n'est plus guère utilisée, selon l'expression de M. Pallottino, que par « des dilettantes dont elle continue à alimenter les fallacieux mirages ». Mais les objets inscrits conservés à la BnF nous permettent de nous replonger dans à ce stade aussi dépassé de l'étruscologie que celui où on faisait intervenir l'hébreu pour interpréter les documents.

Il est cependant un aspect plus positif de la recherche qui se fit sur les Étrusques dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que le fonds épigraphique de la BnF nous permet

<sup>52</sup> R. Lepsius, « Die etruskische Zahlwörter I-VI. Von zwei in Canino gefundenen Wuerfeln », *Archäologische Zeitung*, Dez. 1848, c. 375.

<sup>53</sup> Le duc proposa une explication faisant appel à l'hébreu : *zal* serait à rapprocher de l'hébreu *shalosch*, et aurait donc la valeur de 3. Mais, dans la séance du 9 septembre, F. Orioli avança une interprétation par le latin : *zal* aurait toujours la valeur de 3, mais résulterait de l'altération de *ter*.

<sup>54</sup> Massimo Pallottino, *La langue étrusque. Problèmes et perspectives*, traduit par J. Heurgon, Paris, 1978, p. 24.

<sup>55</sup> L'initiateur de l'entreprise du *Corpus Inscriptionum Etruscarum*, C. Pauli, caractérisa bien l'effet décisif du petit livre de W. Deecke sur les recherches linguistiques dans le domaine de l'étrusque dans sa notice nécrologique du savant (« Wilhelm Deecke », *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen* 25, 1899, p. 296-307 [ici p. 298-299]) : « mit diesen doch immerhin wenigen Seiten hat Deecke endgültig und ein für alle mal die Grundlage der wissenschaftlichen Etruskologie geschaffen, und das Datum, mit dem die Schrift unterzeichnet ist, der 30. April 1875, ist der Geburtstag derselben. »

d'appréhender. Nombre de ses pièces importantes furent découvertes à cette époque<sup>56</sup>, dans les nombreuses fouilles auxquelles on procéda alors, et notamment sur le site de Vulci. Or les pièces aujourd'hui au musée furent souvent présentées et les inscriptions qu'elles portaient discutées dans le cadre des séances de l'Institut de Correspondance archéologique, où se côtoyaient savants, antiquaires, collectionneurs et amateurs éclairés<sup>57</sup>. L'Institut, installé au palais Caffarelli sur le Capitole, fut fondé en 1829 et inauguré solennellement le jour anniversaire de la fondation de Rome, les Parilies, le 21 avril de cette année<sup>58</sup>. Il était placé sous le patronage du futur roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV (qui régna de 1840 à 1861) et les directeurs en furent toujours des Allemands (Eduard Gerhard de 1829 à 1832, Emil Braun de 1835 à 1856, Wilhelm Henzen de 1856 à 1887). Mais, au moins avant que les vicissitudes de la guerre de 1870-1871 n'amenassent sa transformation en *Istituto Germanico*, et qu'il devînt en 1874 le *Kaiserliches Deutsches Archäologisches Institut Rom*, il fut une institution vraiment internationale, un lieu d'échange où les spécialistes des différents pays échangeaient sur les découvertes qui se faisaient alors en Italie. Ce fut le cas pour plusieurs objets du fonds de la BnF : y furent présentés et commentés en 1833 le vase dit de Turmuca avec arrivée de Penthésilée aux Enfers n° 23, en 1833 puis 1834 le grand miroir avec Herclé et Epiur n° 25, en 1846, puis 1847 et 1848, le cratère d'Alceste n° 22, en 1847 le scarabée de cornaline avec figure de Castor n° 38, en 1848 le miroir n° 30, acquis alors par le duc de Luynes, orné de la rencontre d'Hélène et de Pâris, et surtout les dés de Vulci, n° 64-65, qui firent l'objet des échanges de vues répétés que nous avons évoqués<sup>59</sup>.

La première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle fut donc un moment particulièrement fécond de l'histoire de l'étruscologie, tant par les découvertes qui eurent alors lieu que par l'effervescence intellectuelle à laquelle elles donnèrent lieu, en particulier dans le cadre d'une institution comme l'Institut de Correspondance Archéologique. Certes, les résultats pour l'étude de la langue nous apparaissent aujourd'hui dépassés, au même titre que l'érudition qui fut dépensée au cours des siècles précédents pour tenter de rapprocher l'étrusque de l'hébreu. Mais c'est un des grands intérêts du fonds épigraphique étrusque du cabinet des Médailles que de nous permettre de jeter un regard sur le passé de la discipline et la lente émergence de ce qu'elle est aujourd'hui.

Dominique Briquel  
Correspondant

---

<sup>56</sup> C'est le cas de la statuette de bronze *Catalogue*, n° 2, p. 55-62, découverte en 1844 près d'Arezzo, du cratère d'Alceste n° 22, p. 125-145, trouvé en 1846 à Vulci, du cratère n°23, p. 135-146, dit de Turmuca, mis au jour en 1833 par le baron Beugnot à Vulci, du stamnos avec Ajax et Hélène n° 24, p. 146-152, trouvé avant 1834 à Vulci, du grand miroir avec Héraclès et Epiur n° 25, p. 152-167, découvert à Vulci en 1833, de la pélikè à décor surpeint n°58, p. 293-302, issue des fouilles de Louis Bonaparte à Vulci, des dés de Vulci, n° 64-65, p. 313-329, découverts en 1847.

<sup>57</sup> Au cours de leurs séjours en Italie, le baron Beugnot et le duc de Luynes intervinrent lors de séances de l'Institut et présentèrent certaines de leurs pièces. Voir plus loin.

<sup>58</sup> Sur l'histoire de l'Institut, on verra, rédigés à des époques et dans des esprits différents, les travaux de A. Michaelis, *Storia dell'Istituto archeologico germanico 1829-1879*, Rome, 1879, G. Rodenwaldt, *Archäologisches Institut des Deutschen Reiches, 1829-1929*, Berlin, 1929, F. W. Deichmann, *Vom internationalen Privatverein zur Preußischen Staatsanstalt. Zur Geschichte des Instituto di Corrispondenza Archeologica*, Mayence, 1986.

<sup>59</sup> Voir respectivement n° 23, p. 135-146 (« Adunanze e avvisi », *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, 1833, p. 88, avec mention de la présentation par le baron Beugnot ; réactions de D. Raoul-Rochette et du Père Secchi dans les *Annali dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, resp. 6, 1834, p. 264-294, 8, 1836, p. 65-99), n° 25 (*Bull.* 1833, *ibid.*; E. Gerhard, *Bull.* 1834, p. 9 ; F. Orioli, *Annali* 6, 1834, p. 153-190. J. De Witte, *ibid.*, p. 241-243) ; n° 38, p. 229-231 (J. Friedländer et C. Lanci, *Bull.* 1847, p. 125), n° 30, p. 182-185 (duc de Luynes, *Bull.* 1848, p. 36), n° 64-65 (S. Campanari, duc de Luynes, D. Campanari, F. Orioli, *Bull.* 1848, p. 59-60, 73-74, 141-143)

## 2. Les collections épigraphiques du Cabinet des médailles de la BnF

Dominique Briquel introduit son étude magistrale des inscriptions étrusques du cabinet des Médailles<sup>60</sup> par ces mots :

« La collection épigraphique étrusque du cabinet des Médailles est la deuxième des collections françaises après celle du musée du Louvre pour ce qui est du nombre des documents. [...] Si, quantitativement, le fonds du cabinet des Médailles n'est pas le plus riche, il est, qualitativement, de toute première importance et ce musée abrite des documents qu'on peut considérer comme essentiels pour notre connaissance de l'étrusque<sup>61</sup>. »

La qualité des collections du cabinet des Médailles est une caractéristique dominante : pas de longues séries de tessons archéologiques ou d'instrumentum de faible qualité. La constitution des collections a été dominée par la recherche d'objets d'exception ou de belle facture, même pour les objets les plus sériels comme les monnaies. L'intérêt croissant pour les contextes archéologiques, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'a pas profondément modifié le caractère sélectif des acquisitions. Dominique Briquel met aussi en valeur un autre trait dominant des collections du cabinet des Médailles. Leur ancienneté, leur lien étroit avec l'État jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'accès donné au monde savant, les lie inextricablement avec l'histoire de disciplines émergentes et de nouvelles techniques, hier et aujourd'hui. Dans le cas de l'étrusque, la relation entre objets, savants et déchiffrement est si étroite qu'écrire le catalogue des inscriptions étrusques de la BnF conduit à écrire en partie l'histoire du déchiffrement de cette écriture et de la langue qu'elle note. Ces caractéristiques des collections étrusques du cabinet des Médailles mises en valeur par Dominique Briquel sont aussi vraies pour d'autres disciplines. Cela tient à la nature même du cabinet des Médailles, à l'histoire de la constitution de ses collections et aux savants qui ont les ont fait vivre.

Le cabinet des Médailles est en effet un Cabinet d'histoire qui trouve ses origines dans la cassette royale du Moyen-Âge, une cassette privée du roi qui contient du numéraire mais aussi des objets précieux conservés pour le plaisir et pour leur valeur<sup>62</sup>. Ils peuvent en effet être vendus, donnés ou échangés en différentes occasions. À partir de la Renaissance, cette cassette s'enrichit considérablement sous François I<sup>er</sup>, puis est dilapidée durant les guerres de religion. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Henri IV et surtout Louis XIV la patrimonialisent. Désormais, cette collection privée du roi est pour l'essentiel transmise à son successeur. A partir de 1666, à la demande de Colbert, le cabinet des Médailles est associé à la Bibliothèque royale. Installé à Versailles depuis 1684, il est déménagé à Paris en 1740, dans de nouveaux locaux spécialement aménagés pour l'accueillir entre les rues Vivienne et Richelieu où se trouve la Bibliothèque royale. À la Révolution, cette collection devient nationale et reçoit le produit des spoliations révolutionnaires en France et à l'étranger. Au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours, la collection continue de s'enrichir par des acquisitions onéreuses et par des dons.

<sup>60</sup> Aujourd'hui département des Monnaies, médailles et antiques de la Bibliothèque nationale de France (abrévés MMA et BnF). Le cabinet des Médailles a changé de nom plusieurs fois dans son histoire mais cette appellation est la plus fréquente dans la littérature et demeure largement en usage aujourd'hui.

<sup>61</sup> *Op. cit.* note 2, p. 7.

<sup>62</sup> L'histoire du cabinet des Médailles de 1661 à 1924 est racontée dans Thierry Sarmant, *Le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, 1661-1848*, Paris-Genève, 1994 et Felicity Bodenstein, *L'Histoire du Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale (1819-1924). Un cabinet pour l'érudition à l'âge des musées*, thèse inédite soutenue à l'Université Paris-Sorbonne, 2015. Ses collections ont fait l'objet d'un grand nombre de publications: <https://www.bnf.fr/fr/publications-et-recherche-au-departement-monnaies-medailles-et-antiques> et <https://editions.bnf.fr/themes/numismatique-archeologie>. <https://editions.bnf.fr/themes/numismatique-archeologie>

La nature de ces collections est diverse et dépendante des goûts du roi. Les monnaies y sont très nombreuses, de même que les pierres gravées – camée et intailles. La céramique grecque et étrusque y est bien représentée, ainsi que les objets inscrits dans des langues et des systèmes d'écriture variés. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elle subit une rationalisation sévère : seules les collections de monnaies, de médailles et de pierres gravées, ainsi que le cœur de la collection royale du XVIII<sup>e</sup> siècle et la céramique grecque, sont conservés. Toutes les autres collections sont déposées, selon leur nature, dans d'autres établissements à Paris et en province. En 2022, la collection comptait environ 600 000 monnaies et médailles, quelques 42 000 objets et 100 000 imprimés, manuscrits et archives.

Une proportion importante des objets conservés au cabinet des Médailles porte des inscriptions. Cette concentration inhabituelle s'explique de différentes manières qui se conjuguent. Tout d'abord la collection trouve ses origines à une époque où l'histoire s'écrit d'abord à partir de la tradition manuscrite et donc des textes. Ensuite à partir de 1666, l'installation dans la Bibliothèque royale renforce ce rapport à l'écrit. Enfin, le cabinet des Médailles n'est pas une collection de type « beaux-arts » mais une collection pour écrire l'histoire, ce qui a accentué l'attrait pour les objets portant des inscriptions. C'est la distinction que fait le garde du Cabinet, Désiré Raoul-Rochette, en 1824, entre une « Antiquité écrite » – inscrite – au cabinet des Médailles, et une « Antiquité figurée » qui a sa place au Louvre<sup>63</sup>.

En l'état du catalogue de la collection disponible en ligne. Il est très difficile d'estimer la proportion d'objets inscrits au cabinet des Médailles. Une recherche rapide faite par les conservatrices du Cabinet<sup>64</sup> sur l'interface professionnelle du site <https://medaillesetantiques.bnf.fr/> indique que 3692 fiches sur 20 610 comportent la mention « inscri\* » (soit 17,9% des fiches). Ce chiffre n'est en aucun cas une estimation réelle du nombre d'objets inscrits dans la collection. La moitié à peine des objets est cataloguée dans cette base et les descriptions ne mentionnent pas systématiquement les inscriptions portées sur les objets. Mais cette proportion peut être considérée comme un minimum : plus de 17,9% des objets comportent une inscription. Cette proportion est considérable et inhabituelle.

Ces inscriptions sont d'une extrême variété, tout d'abord par les langues et systèmes d'écritures représentés, des plus anciennes jusqu'aux langues modernes. Le sumérien côtoie ainsi le mandéen, l'osque, le chypriote, le celtibère ou le lépontique, pour ne citer que quelques exemples. Des simulacres d'écritures sur intailles magiques, les *charakteres* (signes magiques), figurent aussi en bonne place dans la collection. Les langues plus communes comme l'araméen, l'hébreu, le grec ou le latin sont bien représentées. Les inscriptions postérieures à la date de création de l'objet qui les porte sont aussi nombreuses, avec quelques exemples remarquables. L'intaille en améthyste du trésor de la Sainte Chapelle au portrait de Caracalla a ainsi été réattribuée à Saint Pierre – Πέτρος – à l'époque byzantine (inv.58.2101). Un remarquable camée romain taillé dans une sardonix représente Amphitrite sur un taureau marin. La monture d'or émaillé est de Josias Belle, orfèvre de Louis XIV. La pierre a été habillage retouchée, peut-être au XVI<sup>e</sup> siècle, et l'artiste auteur de cette reprise est sans doute aussi à l'origine du nom gravé entre les antérieurs du taureau : Γλόκων (Camée.115). Un certain nombre de faux présents dans la collection ont la particularité de comporter une inscription qui joue un rôle dans l'intention de tromper le collectionneur. C'est le cas d'une petite tête égyptienne en verre ornée d'une inscription phénicienne copiée d'une monnaie de

---

<sup>63</sup> Lettre du comte de Clarac au comte de Forbin, le 23 décembre 1824 (AMN, Z6, 1832). Je remercie vivement Louise Détrez, conservatrice des céramiques, terres cuites et verres au cabinet des Médailles, qui m'a communiqué cette citation, extraite de ses travaux de recherche sur les collections du Chevalier Durand.

<sup>64</sup> Mathilde Avisseau-Broustet et Louise Détrez que je remercie.

Goubal / Byblos (c. 400-365)<sup>65</sup>. Le faussaire – qui ne lisait pas le phénicien – s’est trompé de sens en reproduisant le texte (1973.1.272).

Dominique Briquel note que :

« La différence essentielle entre le fonds du cabinet de Médailles et celui du Louvre (et même celui des fonds épigraphiques étrusques des musées en général) est plutôt d’ordre négatif : le nombre infime des documents relevant de la sphère funéraire. En effet, les inscriptions funéraires représentent une proportion considérable de l’ensemble de la documentation épigraphique étrusque dont nous disposons, de l’ordre des trois-quarts de nos inscriptions. Si on se réfère à la collection du Louvre, on peut rattacher à ce type de documents soixante-neuf des cent dix inscriptions proprement dites qu’elle comprend, sous différentes formes (épitaphes portées sur des urnes, sarcophages ou vases cinéraires, cippes funéraires, marques du type *śuθina*). Au contraire, le cabinet des Médailles fait figure d’exception, dans la mesure où sa collection se caractérise par le petit nombre des inscriptions de cette catégorie. »

La faible standardisation ou sérialisation des collections du cabinet des Médailles a pour conséquence que les objets portant des inscriptions sont de toute nature et de toute forme, pour l’étrusque comme pour les autres écritures. Les pierres gravées – camées et intailles, montés en sceaux, bagues, bijoux... – sont très présents dans la collection et donc parmi les objets inscrits<sup>66</sup>. Mais nombres d’inscriptions figurent sur des objets plus modestes ou plus courants : feuilles de plomb ou d’autres métaux, peignes en bois, vases, sculptures, miroirs, cistes, poids de ville, instrumentum, tablettes, jetons, etc.

En dehors des collections monétaires, qui sont sérielles par essence, les objets inscrits du cabinet des Médailles sont souvent uniques ou appartiennent à des ensembles numériquement très limités. Ainsi sur 22 tablettes iliaques subsistant, six se trouvent dans les collections du cabinet des Médailles<sup>67</sup>. Ces bas-reliefs miniatures en marbre des premier et deuxième siècle de notre ère illustrent l’*Iliade* ou d’autres œuvres littéraires épiques. Ils comportent des inscriptions en grec qui précisent l’identité des personnages ou explicitent les scènes représentées. La langue n’est en rien rare mais les objets sont exceptionnels. Pour des systèmes d’écriture plus rarement documentés, comme pour l’étrusque, le cabinet des Médailles conserve des textes fondamentaux souvent connus depuis plusieurs siècles. Le syllabaire chypriote en est un exemple. Déchiffré depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, il est attesté par environ un millier d’inscriptions<sup>68</sup>. La majorité de ces textes notent le dialecte grec propre à Chypre et livrent des noms de personnes<sup>69</sup>. Une tablette bilingue phénicien-chypriote a rendu le déchiffrement possible en 1871. Cependant, le texte le plus remarquable dans ce domaine demeure la tablette d’Idalion conservée à la BnF. T.B. Mitford et O. Masson le soulignent sans ambiguïté :

---

<sup>65</sup> Josette Elayi, Alain Gérard Elayi, *A Monetary and Political History of the Phoenician City of Byblos in the Fifth-Fourth Centuries B.C.E.*, Winona Lake, Indiana, 2014 (History, archaeology, and culture of the Levant, 6), p. 162 et suivantes.

<sup>66</sup> Ernest Babelon, *Catalogue des camées antiques et modernes de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1897, p. 58-59.

<sup>67</sup> Agnès Rouveret, « Les Tables iliaques et l’art de la mémoire », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1988, p. 166-176 ; Anna Sadurska, *Les tables iliaques*, Varsovie, 1964.

<sup>68</sup> T. B. Mitford, Olivier Masson, « The Cypriot syllabary », in John Boardman, N. G. L. Hammond (sous la direction de), *The Cambridge Ancient History*, Cambridge, 1982 (The Cambridge Ancient History), vol. 3, p. 71-82.

<sup>69</sup> Moins d’une trentaine de documents en syllabaire chypriote notes de l’éteo-chypriote, une langue non déchiffrée, à l’exception de quelques noms de personnes (Philippa M. Steele, « Eteocypriot », dans *Oxford Research Encyclopedia of Classics*, 2018, <https://doi.org/10.1093/acrefore/9780199381135.013.8218>). Le cabinet des Médailles conserve une palette de pierre non déchiffrée (inv.54.ao.1).

« By 1876, the Bronze Tablet of Idalium [...], complete and very legible, with more than 1,000 signs, had received an established alphabetic text and full commentary, and it remains to this day without a rival as a source of knowledge alike of the dialect and of syllabic usage. [...]

It is not necessary to stress here the immense value of the Tablet (ICS no. 217) as a complete and well understood Greek document of the period 480-470 B.C. : there are no gaps or restitutions, and the meaning is always clear ; only a few features in the morphology and vocabulary are still under discussion<sup>70</sup>. »

Datée entre 478 et 470 avant J.-C., faite à 96,5% de cuivre, elle conserve la plus longue inscription connue en écriture syllabique chypriote. Elle comporte 50 des 56 signes de ce syllabaire. Le texte est un contrat établi entre le roi d'Idalion, dans le centre de l'île, et un médecin nommé Onasilos, et ses frères. Déposée dans le temple d'Athéna de la ville, détruit par les Phéniciens quelques années plus tard, elle fut retrouvée en 1850. Le duc de Luynes était passionné par le déchiffrement de cette écriture. Il confronta les légendes monétaires, très courtes, et le long texte de la tablette, mais il ne comprit pas que cette écriture notait du grec. Il offrit la tablette au cabinet des Médailles en même temps que le reste de sa collection.

D'autres objets inscrits du cabinet des Médailles font figure de totem dans leur discipline. L'un des plus célèbres est certainement le Caillou Michaux. Ce kudurru, découvert en 1784 en Mésopotamie par le botaniste André Michaux, fut acquis en 1800 par le cabinet des Médailles. C'est la première grande inscription cunéiforme entrée sur le territoire européen. Le texte – qui note de l'akkadien – ne fut déchiffré et traduit qu'en 1895. Son état exceptionnel de conservation en fait encore aujourd'hui l'un des monuments du corpus cunéiforme, rédigé à une période charnière dans l'histoire des kudurrus. Quelques 130 de ces actes juridiques sur pierre ou argile sont recensés aujourd'hui<sup>71</sup>.

Le cabinet des Médailles ne se résume cependant pas à une collection d'objets exceptionnels. Il rassemble aussi de nombreux objets de petite taille qui livrent une épigraphie modeste caractérisée par sa brièveté. Ces textes permettent une approche de la langue bien différente de celle de l'épigraphie officielle et de la littérature. C'est par exemple le cas des 49 balles de fronde inscrites en grec étudiées par Marie-Christine Hellmann<sup>72</sup>. Elles ne comportent pas d'information nouvelles sur ce type d'objets, inscrits du nom d'un officier, d'un roi ou de l'artisan qui a fabriqué la balle. Mais c'est une collection importante en dehors des sites archéologiques qui ont fourni l'essentiel du corpus. Plus récemment, Attilio Mastrocinque a publié les 694 intailles magiques de la BnF<sup>73</sup>, parmi lesquelles se trouvent des pierres gravées de *charakteres*, ces simulacres d'écriture magique qui contribuent au pouvoir attribué à la pierre et à son iconographie. D'autres sont gravées de légendes en grec ou en hébreu – rarement en latin – dont les fonctions sont les mêmes. Ces intailles s'ajoutent à d'autres séries liées à la magie et à la piété populaire : amulettes grecques et chinoises<sup>74</sup>, tablettes de défexion en plomb ou en gypse<sup>75</sup>, talismans islamiques<sup>76</sup> pour ne citer que quelques ensembles publiés. Les jetons et les sceaux sont aussi bien représentés.

<sup>70</sup> *Op. cit.* note 67, p. 71 et 72.

<sup>71</sup> Susanne Paulus, *Die babylonischen Kudurru-Inschriften von der kassitischen bis zur frühneubabylonischen Zeit. Untersucht unter besonderer Berücksichtigung gesellschafts- und rechtshistorischer Fragestellungen*, Münster, 2014 (AOAT, 51).

<sup>72</sup> Marie-Christine Hellmann, « Collection Froehner : balles de fronde grecques », *Bulletin de correspondance hellénique*, 106, 1, 1982, p. 75-87.

<sup>73</sup> Attilio Mastrocinque, *Les Intailles magiques du département des Monnaies, Médailles et Antiques*, Paris, 2014.

<sup>74</sup> François Thierry, *Amulettes de Chine : catalogue*, Paris, 2008.

<sup>75</sup> 25 fragments de tablettes magiques en gypse translucide (sélénite) trouvées à Amathonte (Chypre), qui se rattachent à d'autres fragments conservés au British Museum (AA. Froehner.24).

<sup>76</sup> Ludvik Kalus, *Catalogue des cachets, bulles et talismans islamiques*, Paris, 1981.

Deux projets de recherche récents utilisent de nouvelles technologies au profit du déchiffrement et de l'interprétation des inscriptions portées sur les sceaux byzantins. Utilisés pour identifier l'expéditeur de lettres, ces objets souvent en plomb fournissent d'importantes informations sur l'administration et l'aristocratie byzantines, ainsi que sur le culte des saints. Environ 80 000 sceaux sont aujourd'hui conservés dans des collections publiques ou privées, dont les 6500 sceaux inscrits de Bibliothèque nationale de France, la troisième collection en importance<sup>77</sup>. Les sceaux byzantins sont souvent endommagés, brisés ou corrodés. Cependant, leur nombre, la cohérence entre leur iconographie et le texte qui lui est associé, ainsi que les similitudes entre différents sceaux (par exemple, appartenance à la même personne au cours de sa carrière), permettent d'émettre des hypothèses de reconstitution. Victoria Eyharabide (Sorbonne université) a développé le projet BHAI (*Hybrid Artificial Intelligence applied to Byzantine Sigillography*) financé par l'Agence nationale de la recherche. Il s'agit d'une recherche combinée sur la reconnaissance des écritures sur les sceaux et l'analyse des scènes iconographiques en utilisant les techniques de l'intelligence artificielle et du *Machine Learning* pour reconstituer les zones endommagées. Cette approche combinée, utilisant le texte (reconnaissance des lettres grecques) et l'image (modélisation mathématique des relations spatiales) permettra de proposer une interprétation des parties endommagées ou manquantes des sceaux. Alessio Sopracasa (Sorbonne Université, CNRS-UMR 8167 Orient et Méditerranée) et Claudia Sode (Department of Byzantine and Modern Greek Studies, Institute of Classics, University of Cologne) ont obtenu un financement franco-allemand ANR DFG pour leur projet DigiByzSeal (*Unlocking the Hidden Value of Seals: New Methodologies for Historical Research in Byzantine Studies*). L'édition et la publication de quelques 4000 sceaux byzantins, dont ceux de la BnF, doit permettre une analyse historique et sigillographique approfondie de chaque sceau. Le corpus ainsi constitué sera encodé selon les normes propres aux sceaux en cours de développement (SigiDoc<sup>78</sup>). L'utilisation de la *Reflectance Transformation Imaging* (RTI) et des *geodata* doit permettre une nouvelle lecture des sceaux individuels. Les résultats seront exposés selon les critères des *Linked Open Data* (Web sémantique) sur un portail sigillographique centralisé commun permettant la recherche globale de corpus croisés. Il sera hébergé par la Très Grande Infrastructure de Recherche (TGIR) Huma-Num et le *Data Center for the Humanities* (DCH) de Cologne.

Dans la catégorie des petits objets inscrits, les monnaies se taillent la part du lion par leur nombre et leur variété. Dominique Briquel les a intégrées dans son catalogue des inscriptions étrusques, en remarquant que, lorsqu'elles sont inscrites avec des mots complets, elles portent généralement des noms propres : noms de cité ou noms de magistrat ou de gouvernant<sup>79</sup>. Elles portent aussi souvent des inscriptions très brèves – lettres ou chiffres<sup>80</sup>. Oliver Hoover a relevé seize écritures ou langues non grecques sur des monnaies de l'*oikoumènè*, le monde connu des Grecs, entre le VII<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle avant notre ère: ibérique, étrusque, osque, ombrien, lydien, lycien, chypriote, phénicien, araméen, paléohébreu, nabatéen, sud-arabique, brahmi, kharoshthi, hiéroglyphique égyptien, démotique, punique<sup>81</sup>. En Sicile, des monnaies figurent aussi des légendes élymes notées en grec. Ces inscriptions livrent principalement des noms de dirigeants ou de cités. Dans certains cas ils nous éclairent sur des aspects de l'administration d'une région. Un didrachme d'argent de médiocre apparence acquis par le cabinet des

---

<sup>77</sup> Elle est principalement composée des collections Zacos, Seyrig (Jean-Claude Cheynet, Cécile Morrisson, Werner Seibt, *Les sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig*, Paris, 1991) et Chandon de Briailles.

<sup>78</sup> <https://sigidoc.huma-num.fr/>

<sup>79</sup> À d'autres périodes les légendes peuvent être plus complexes et comporter par exemple des devises ou des titulatures.

<sup>80</sup> À d'autres périodes elles comportent aussi des monogrammes, symboles ou signes variés.

<sup>81</sup> Oliver D. Hoover, « The Medium is the Message : Non-Greek Scripts and Languages on Ancient Greek Coins », *American Numismatic Society Magazine*, 3, 2016, p. 7-15.

Médailles en 1996 (1996.35) suscita cette description enthousiaste de Pierre Bordreuil dans les CRAI 1998<sup>82</sup> :

« Rarement sans doute, l'inscription et l'iconographie d'une monnaie, en évoquant une étape de la carrière d'un grand personnage de l'Antiquité, ont comblé avec autant de bonheur les lacunes de notre information que cet exemplaire du monnayage de Mazday, personnage étonnant qui sut rester jusqu'à la fin au service du dernier achéménide, assumer la reddition de Babylone, puis entrer dans les bonnes grâces du Macédonien qui le nomma gouverneur de Babylonie. Sur cet exemplaire unique, acquis récemment par le cabinet des Médailles, l'inscription araméenne frappée au revers se traduit ainsi : "Mazday, qui (est) préposé à la Transeuphratène", alors que la formule habituelle est : "Mazday qui (est) préposé à la Transeuphratène et à la Cilicie". »

Frappée par le seul atelier de Syrie de l'époque achéménide qui ne soit pas situé sur le littoral méditerranéen – celui de Menbig/Bambycè, nommé Hiéropolis par les sources grecques et romaines – cette monnaie représente au droit un personnage portant des cornes. La légende du revers de cette série mentionne habituellement « Abdhadad prêtre de Menbig ». La monnaie du cabinet des Médailles publiée par Pierre Bordreuil porte une légende différente : « Mazday, qui (est) préposé à la Transeuphratène ». P. Bordreuil expliquait l'absence de la Cilicie dans la légende par la perte de cette région après sa conquête par Alexandre en 333, soulignant l'importance de cette inscription pour notre compréhension de l'évolution rapide de l'administration perse face aux armées du Macédonien<sup>83</sup>.

D'autres exemples d'inscriptions monétaires essentielles à notre compréhension de l'histoire se trouvent dans les collections du cabinet des Médailles<sup>84</sup>. L'importance du déchiffrement des légendes monétaires a conduit la BnF à financer un projet de recherche qui leur a été entièrement dédié, en collaboration avec l'Atelier national de recherche typographique de Nancy (ANRT). PIM (Polices de caractère pour les Inscriptions Monétaires) avait pour objectif la sélection et l'annotation d'allographes issus des légendes monétaires en vue de la fabrication de fontes typographiques en s'appuyant sur l'expertise de spécialistes des écritures prises en compte : le mérovingien (2013-2015) puis une sélection d'écritures antiques (2016-2019). Une base de données d'allographes annotés est aujourd'hui hébergée par la BnF. Elle a permis la création de polices de caractères dessinées par deux typographes de l'ANRT : Elvire Volke pour le mérovingien (plus de 400 caractères) et Morgane Pierson

---

<sup>82</sup> Pierre Bordreuil, « La fin de la carrière du satrape Mazday d'après une monnaie araméenne », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Janvier-mars 1998, p. 219-229.

<sup>83</sup> Hypothèse confirmée par Nathanael J. Andrade, « The Silver Coinage of Syrian Manbog (Hierapolis-Bambyke) », *American Journal of Numismatics*, 29, p. 15-16. L'étude de cette monnaie par Pierre Bordreuil a suscité toute une bibliographie : Georges Le Rider, « Le monnayage perse en Cilicie au IV<sup>e</sup> siècle », *Numismatica e Antichità Classiche*, 26, 1997, p. 151-169 ; Leo Mildenberg, « A note on the coinage of Hierapolis-Bambyce », in Michel Amandry, Silvia Mani Hurter, Denyse Bérend (sous la direction de), *Travaux de numismatique grecque offerts à Georges Le Rider*, Londres, 1999, p. 277-284 ; André Lemaire, « Remarques sur certaines légendes monétaires ciliciennes (V<sup>e</sup>- IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C.) », dans Olivier Casabonne (sous la direction de), *Mécanismes et innovations monétaires dans l'Anatolie achéménide : numismatique et histoire : actes de la table ronde internationale d'Istanbul, 22-23 mai 1997*, Istanbul-Paris, 2000 (Varia Anatolica, 12), p. 125-141 ; Pierre Briant, « Numismatique, frappes monétaires et histoire en Asie Mineure achéménide (quelques remarques de conclusion) », in Olivier Casabonne (sous la direction de), *Mécanismes et innovations monétaires dans l'Anatolie achéménide : numismatique et histoire : actes de la table ronde internationale d'Istanbul, 22-23 mai 1997*, Istanbul-Paris, 2000 (Varia Anatolica, 12), p. 265-274.

<sup>84</sup> Andrew Meadows, « Local Scripts on Archaic Coins. Distribution and Function », in Robert Parker, Philippa M. Steele (sous la direction de), *The Early Greek Alphabets : Origin, Diffusion, Uses*, Oxford, 2021 (Oxford studies in ancient documents), p. 187-222, sur les inscriptions en grec sur les monnaies archaïques, dont une obole qui porterait les premières lettres du nom du tyran Hippias (M 6381). Les noms de personnes sont très rares dans l'épigraphie monétaire d'époque archaïque.

pour les écritures antiques (plus de 2000 caractères). Un comité scientifique de spécialistes de chaque domaine a accompagné la création de ces polices<sup>85</sup>. L'ANRT a créé le prototype d'un compositeur de graphies pour permettre une exploitation facile des très nombreux allographes qui peuvent exister pour un seul ontographe, un écueil récurrent dans la mise à disposition de toute police contenant de nombreux allographes (<https://pim.anrt-nancy.fr/>).

La mise en réseau des collections que permettent des projets comme PIM porte déjà ses fruits avec un autre programme, hébergé par l'Ashmolean Museum de l'Université d'Oxford dont la BnF est co-éditeur avec le British Museum : Roman Provincial Coinage (RPC). *RPC online*, la base de données à partir de laquelle les volumes sont imprimés, fait l'objet d'un projet de 12 mois financé par l'université d'Oxford : RPC&Epidoc&AI a été conçu par Jérôme Mairat<sup>86</sup>. Le projet utilise l'intelligence artificielle pour développer les légendes abrégées en grec sur les monnaies provinciales romaines qui sont ensuite automatiquement traduites en anglais. Le système propose ensuite un encodage Epidoc, la norme numérique internationale développée pour l'épigraphie. Dans ce cas les monnaies du cabinet des Médailles ne sont pas uniques mais elles contribuent à un corpus qui permet la lecture complète d'inscriptions souvent parcellaires sur des exemplaires usés, corrodés, décentrés. Le projet RPC&Epidoc&AI a conduit à identifier des régionalismes, des particularités de prononciation, des graphies propres à la monnaie qui ne se retrouvent pas dans l'épigraphie sur pierre, la littérature ou la papyrologie.

Les collections du cabinet des Médailles étant riches en objets inscrits, ce lieu a aussi joué un rôle clé dans le déchiffrement d'écritures oubliées. La place de la monnaie dans ces aventures scientifiques doit être relevée : elle porte souvent des noms de personnes ou de lieux, et elle a servi de point de départ à certaines tentatives de déchiffrement. Dans le cas de l'étrusque, Dominique Briquel a signalé les efforts déployés dans la ligne des *Antiquitates* d'Annius de Viterbe, au XVI<sup>e</sup> siècle, pour trouver des racines hébraïques dans le nom mal lu de la cité de Volterra noté sur ses monnaies<sup>87</sup>. Au cabinet des Médailles, l'abbé Barthélemy et Champollion ont aussi tiré parti de leurs légendes. L'abbé Barthélemy fut garde du Cabinet du roi de 1753 à 1795. Sa direction fut marquée par un doublement de la collection. Savant renommé, il déchiffra le palmyrénien (1754) puis le phénicien (1758) au tout début de son mandat. Françoise Briquel-Chatonnet a consacré plusieurs articles à la méthode qu'il mit au point<sup>88</sup>. Les alphabets antiques se limitant à une trentaine de signes maximum, il rechercha les mots qui se répétaient dans les inscriptions bilingues disponibles, en particulier les noms propres<sup>89</sup>. Les monnaies lui furent particulièrement utiles pour identifier les noms de Tyr et Sidon : à l'époque hellénistique, elles portent l'ethnique en grec et le nom de la cité en phénicien. Il postula aussi des rapprochements avec des langues encore lues (le palmyrénien et l'arabe par exemple) ce qui lui permit de reconstituer la phonétisation, la prononciation, la structure grammaticale, ainsi que le sens de certains mots. Jean-François Champollion (1790-1832) s'inscrivit dans les pas de l'abbé Barthélemy. Il travailla sur collections de la BnF, sur

---

<sup>85</sup> Mérovingien : Cécile Treffort (CESCM), Vincent Debais (CESCM), Dominique Stutzmann (IRHT), Marc Bompaire (IRAMAT); étrusque, ombrien, osque : Dominique Briquel (EPHE/Sorbonne université); paléohispanique : Pere Pau Ripollès (Universitat de Valencia, Espagne); grec archaïque : Andrew Meadows (University of Oxford, Royaume Uni); lycien : Ian Rutherford (University of Reading, Royaume Uni); chypriote : Evi Markou (KERA, Grèce); phénicien et phénicien-punique : Françoise Briquel-Chatonnet (CNRS); paléo-hébreu : Donald Ariel (Israel Antiquities Authority); nabatéen : Laïla Nehmé (CNRS).

<sup>86</sup> <https://rpc.ashmus.ox.ac.uk/news/epidoc>

<sup>87</sup> *Op. cit.* note 2, p. 341.

<sup>88</sup> Notamment Françoise Briquel-Chatonnet, « L'abbé Barthélemy, déchiffreur du palmyrénien et du phénicien », in Cécile Michel, Brigitte Lion (sous la direction de), *Histoires de déchiffrements : les écritures du Proche-Orient à l'Égée / sous la direction de Brigitte Lion et Cécile Michel.*, Paris, 2009 (Collection des Hespérides), p. 173-185.

<sup>89</sup> Le premier il a émis l'hypothèse que les cartouches de l'égyptien hiéroglyphique notaient des noms royaux.

des collections privées et des monuments dont on lui envoya la copie, notamment la pierre de Rosette (trilingue grec, démotique, hiéroglyphique) dont une copie en plâtre antérieure à 1802 figure toujours dans les collections du cabinet des Médailles (reg.73.1837.4)<sup>90</sup>. Il suivit les cours d'archéologie dispensés à la Bibliothèque impériale par Aubin Louis Millin et étudia les manuscrits coptes de la collection nationale. Il reprit les travaux de l'abbé Barthélemy sur les monnaies de Phénicie. Ses archives conservées à la BnF montrent son intérêt pour les monnaies de Chypre, de Phénicie, de Malte, ou encore les monnaies des satrapes perses en Cilicie dont il copia les légendes<sup>91</sup>. Les collectionneurs ont aussi joué un rôle déterminant dans l'accumulation d'objets inscrits au cabinet des Médailles et donc dans le déchiffrement de ces écritures. Cet article n'est pas le lieu de les citer tous, mais deux noms doivent être particulièrement mentionnés, que Dominique Briquel met aussi en avant dans son catalogue :

« Parmi ces derniers [collectionneurs], on compte le duc de Luynes, dont la collection d'exception vaut à la BnF de s'enorgueillir de conserver des pièces aussi rares et importantes que le cratère représentant le sacrifice d'Alceste ou les dés de Vulci. La collection de W. Froehner, léguée en 1925, offre aussi une riche moisson d'inscriptions portées sur des objets plus ordinaires. »

De Luynes et Froehner se situent en effet aux antipodes. En 1862, Honoré d'Albert, duc de Luynes, fait don de 6925 monnaies et 964 antiquités au cabinet des Médailles. Sa collection est caractérisée par le goût du duc pour les objets remarquables, son érudition appuyée sur sa fortune lui ayant donné les moyens de réunir des objets particulièrement significatifs pour la connaissance de l'Antiquité. La tablette d'Idalion citée plus haut en faisait partie. Comme l'abbé Barthélemy et Champollion, il tenta de la déchiffrer en utilisant les légendes monétaires. Il participa activement aux travaux de l'Institut de correspondance archéologique qu'il contribua à financer. La collection de Wilhelm Froehner se situe aux antipodes de celle du duc de Luynes. Formé à la philologie en Allemagne, il fit carrière en France, au service du Second Empire et au Louvre jusqu'en 1870. Après la guerre, il dut renoncer au métier de conservateur et vécut en rédigeant des catalogues pour des collectionneurs ou des maisons de vente. Malgré des moyens modestes, il réunit une imposante collection de 6525 monnaies, vendues à Gênes en 1909<sup>92</sup>, et une sélection de 3450 objets donnée au cabinet des Médailles. Il n'en existe pas de catalogue unifié car ces objets sont de toute nature – Marie-Christine Hellmann, qui a beaucoup écrit sur Wilhelm Froehner, les qualifiait de bric-à-brac<sup>93</sup> – avec comme unique point commun d'être tous inscrits. La thèse de Nicolas Perru, en cours de rédaction, devrait redonner une unité et une cohérence à cette collection en l'organisant selon ce que les inscriptions évoquent des sociétés antiques : les croyances (magie et religion), la guerre, la vie publique, les jeux et concours, l'artisanat et le commerce, la mort<sup>94</sup>.

## Conclusions

---

<sup>90</sup> <https://medaillesetantiques.bnf.fr/ark:/12148/c33gb14kr7>

<sup>91</sup> Vanessa Desclaux, « Les frères Champollion à la Bibliothèque », in Guillemette Andreu-Lanoë, Vanessa Desclaux, Hélène Virenque (sous la direction de), *L'Aventure Champollion : dans le secret des hiéroglyphes*, Paris, 2022, p. 161-171.

<sup>92</sup> Marie-Christine Hellmann, Olivier Masson, « Wilhelm Froehner numismate », *Revue Numismatique*, 1994, p. 308-329.

<sup>93</sup> *Op. cit.* note 71, p. 75.

<sup>94</sup> Nicolas Perru, « Une "Schatzkammer" des petites antiques au Département des Monnaies, médailles et antiques ? Nouveaux regards sur la collection Froehner », Billet du blog *L'Antiquité à la BnF*, 31 Décembre 2023, <https://doi.org/10.58079/vejt>.

Les collections du cabinet des Médailles restent aujourd’hui très importantes pour notre connaissance des écritures oubliées et des sociétés anciennes. Elles sont heureusement largement publiées, en ligne ou dans des recueils savants. Les caractéristiques identifiées par Dominique Briquel pour l’étrusque se retrouvent dans le reste de la collection : en dehors des monnaies, les objets inscrits du cabinet des Médailles sont généralement uniques ou appartiennent à des séries courtes. Savants et collectionneurs ont fortement marqué la collection, soit au moment de sa constitution, soit dans leur interprétation. Dominique Briquel remarque que, curieusement, les nombreuses inscriptions du cabinet des Médailles sont souvent mal prises en compte dans les catalogues et guides du musée du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup><sup>95</sup>. Cette observation est aussi vraie pour les historiens du cabinet des Médailles, T. Sarmant et F. Bodenstein. Mais les épigraphistes ont largement exploré cette collection : la bibliographie est très abondante et ancienne. Les objets ont été étudiés et ré-étudiés à chaque génération. Le fait que Dominique Briquel puisse proposer une nouvelle interprétation de l’inscription de l’Apollon de Ferrare malgré les trente publications dont il a fait l’objet avant son catalogue témoigne de l’importance de revenir sur ces textes anciennement connus. Les programmes de recherche conduits au cabinet des Médailles ou avec les collections du cabinet des Médailles incluent toutes les savoirs traditionnels mais aussi les plus récentes innovations technologiques : web sémantique, encodage, *machine learning*, intelligence artificielle font partie du vocabulaire de cette collection plusieurs fois centenaire.

Frédérique Duyrat, Ashmolean Museum, Université d’Oxford

---

<sup>95</sup> *Op. cit.* note 2, p. 19.